

Chapitre 25

La Bataille de Manassas Junction.

(Actions de Guerre.)

Le voyage de retour vers le Nord ne mérite pas de commentaire particulier. Je note simplement qu'il y a de plus en plus de troupes en uniformes variés le long des chemins, en marche vers des endroits qui sont vraisemblablement des positions militaires. Au début du voyage, je suis assez inquiet de constater que les batteries d'artillerie sont plus que rares. Mais plus j'approche du nord plus je me rassure. J'aperçois des canons qui sont loin d'être neufs, sont néanmoins en bon état et sont à coup sûr de fabrication française. Des pièces légères à âme rayée forment des colonnes le long des routes poussiéreuses, tirées par des attelages de chevaux ou de mules. Les caissons à munitions suivent et les groupes d'artillerie se déplacent en ordre, une batterie suivie de son train de combat où l'on trouve les caissons, la cantine, la forge légère et les chariots de transport des pelotons de pièces. Les officiers, en attendant de régler les tirs, assurent l'ordonnancement des colonnes en déplacement. La section de commandement de chaque batterie reste groupée entre les pièces et le train de combat. Je suis toutefois surpris de découvrir des canons dont l'affût de bois de chêne est soigneusement repeint de neuf ... d'un beau rouge vif !

Le train dans lequel j'ai pris place est d'un confort sommaire. Il est souvent ralenti par la nécessité de laisser la priorité à un convoi militaire. Et pourtant, la moitié des voitures est occupée par des militaires en armes. Il n'y a pratiquement pas de dames dans ce train. Mon revolver LeMat, porté de façon visible par-dessus mes vêtements civils attire l'attention. Plusieurs fois, je dois présenter mon sauf-conduit gouvernemental qui désarme notamment les soupçons d'un lieutenant de milice, puis la méfiance d'un détective de la compagnie de chemin de fer.

Une fois arrivé à Alexandria après un voyage que je ne regrette pas d'avoir entrepris seul, je suis pris en charge par une voiture du commandement militaire local. Elle me conduit à bride abattue près d'Aqueduct Bridge. Là, un cheval m'attend avec une mule d'allègement.

On se souvient que la « boîte aux lettres » qui devait assurer mon contact avec Pinkerton a été arrêtée. Je n'ai donc pas pu faire avertir l'Écossais de mon arrivée. Au poste de contrôle fédéral sur la rive nord du Potomac, le sous-officier chef de poste me fait arrêter avec mes deux animaux. Deux sentinelles m'encadrent, leurs « *muskets* » orientés vers mes pieds.

- Attendez, ici » dit-il après avoir jeté un œil sur mon laissez-passer fédéral. Il dicte un mot à son télégraphiste. On avertit je ne sais qui de l'arrivée depuis la Virginie d'un étranger porteur d'un document officiel émanant de Washington.

Un quart d'heure plus tard arrive un officier de cavalerie sur un beau cheval bai. Il examine minutieusement mon laissez-passer états-unien puis me demande un passeport. J'exhibe celui que m'a fait établir l'attaché militaire français à Washington l'autre jour.

- C'est en ordre. Accompagnez-moi jusqu'au bout du no-man's land, cela vous évitera de nombreux contrôles. »

Effectivement, sur les même pas trois cents mètres de rue qui traversent la zone tampon je compte quatre postes de contrôle. Un de la milice locale, un de l'immigration fédérale, un de la police d'État, et un de la police municipale de Washington. Seul ce dernier m'arrête malgré la présence du capitaine de cavalerie.

- Je suis le capitaine Vince Tabulov de la Police de Washington. Je suis chargé de vous accueillir le temps qu'un agent du *Secret Service* vous prenne en charge. Ils sont avertis mais le service est en cours d'organisation et ils sont parfois encore un peu longs à réagir. »

Je prends congé de mon officier de cavalerie. En fait, il faut bien une demi-heure avant que se présente un fiacre noir. Un agent en civil en descend et s'enquiert de mon identité. Il prend connaissance du laissez-passer émanant de son chef suprême.

- C'est bon. Je vais vous accompagner jusqu'au P.C. du Service. Vous pourrez vous entretenir avec le chef de poste de Washington. »

Je préfère monter le cheval que l'on m'a prêté, ainsi nous nous accoutumons l'un à l'autre. Nous parcourons les rues et avenues en travaux jusqu'à une grosse bâtisse sans personnalité dont la cour est encore en travaux. Les écuries sont toutefois déjà en fonction. Le palefrenier en chef remarque les numéros marqués au fer rouge dans les sabots antérieurs gauches des deux animaux. Des chevaux appartenant à un organisme officiel, de toute évidence. Il faut lui expliquer que je suis un négociateur officiel. Le fonctionnaire aux équidés me regarde d'un œil torve en louchant sur mon LeMat dans son étui monumental. Je suis enfin reçu dans un bureau par un fonctionnaire du service. Il a l'air avenant et aimable ce qui me met sur mes gardes. En outre, il s'exprime en français avec un peu d'accent qui évoque celui d'un Alsacien qui parle notre langue.

Il m'interroge longuement sur divers points. En ce qui concerne l'arrestation de mon contact, je lui apporte des précisions qui ne sont pas dans la presse.

- En fait, je pense qu'il s'agit d'un cas fortuit. Il semble que le contre-espionnage des dixies porte son attention sur les opérateurs des compagnies commerciales de télégraphe. Je n'ai même pas eu le temps de le contacter pour faire parvenir un rapport ici.

- Et quelle raison avez-vous donnée pour ce voyage-ci ?

- La nécessité de prendre contact avec l'ambassade de France. Mais je me demande s'ils ne se méfient pas de moi. Pourtant, je n'ai eu aucun contact avec notre agent qu'ils ont arrêté.

- Comment cela "Notre agent" ?

- L'homme qui devait me permettre de vous acheminer mes rapport, c'est bien un agent du *Secret Service*...

- Et alors, vous n'en êtes pas, vous. Vous êtes une source. Qui donc se méfierait de vous ?

- Les officiers du renseignement militaire dixie qui sont en contact avec moi et pensent me manipuler pour intoxiquer l'état-major fédéral. Justement, il faudrait que je fasse un rapport sur l'état des forces confédérées chargées de défendre la Virginie.

- Avez-vous fait un rapport écrit ?

- Sûrement pas. Il vaut mieux être prudent : « ils » se méfient de tout et tout le monde. Mais il faut absolument que je fasse un rapport oral sur la situation. Il faut savoir que les dixies s'attendent à une attaque en force de l'Union et qu'ils mobilisent en masse. Leur commandant en chef...

- Lee ?

- Non. Lee est pour le moment commandant des forces de Virginie. On dit qu'il devrait être le conseiller particulier de Jeff Davis pour la conduite de la guerre. C'est le Général Toutant de Beauregard qui commande les troupes au niveau de la confédération. Pour le moment il est encore à Charleston mais il va se déplacer je ne sais pas encore vers où. Mais avant d'en dire plus, je souhaite rencontrer un militaire de haut rang.

- C'est ce qui est prévu. Vous allez rencontrer le Général McClellan lui-même en présence de Monsieur Pinkerton. Vous êtes un de ses agents, ne l'oubliez pas. » J'ignore superbement le ton ironique de cette dernière phrase ; il me rappelle que je suis un agent de Pinkerton après avoir pourtant souligné que je n'appartiens pas au *Secret Service*.

La partie est trop délicate à mener pour se permettre de jouer les matamores insultés. En outre je sais prendre du recul face aux petites avanies de la vie. Mais j'en tire un enseignement. Un être normalement susceptible pourrait fort, dans une situation de ce genre, ravalé ce qu'il considérerait être une humiliation et décider de s'en venger en changeant de camp. C'est le danger des agents doubles. Quels que soient leurs motifs de choix pour un camp plutôt qu'un autre, le goût des hommes pour le respect envers leur petite personne reste un critère qu'il ne faut pas sous-estimer. Pour moi, dans le cas présent, j'ai choisi de me battre aux côtés de la Confédération et pour le succès de ses armes. En fait, la confédération est devenue ma deuxième patrie. Comme mon ancêtre homonyme avait prêté hommage à Roger-

Rotfer Comte de Foix et hommage lige à Louis le Neuvième qui était son Roi, j'ai prêté en mon âme hommage à la Confédération des États d'Amérique en restant l'homme lige de la France. Et non forcément celui du « neveu », comme dit ma tante. Que voulez-vous, la politique est devenue plus compliquée, en notre époque moderne.

La question se pose de mon logement. L'officier traitant du *Secret Service* me permet d'envoyer un télégramme à l'ambassade et je reçois un message en clair en retour : une fois que j'aurai réglé mes affaires avec le gouvernement fédéral, je n'aurai qu'à me présenter au siège de l'ambassade. Mon logement sera organisé par Simon Casaubon.

Le quartier-général militaire est installé à proximité du Capitole en travaux. On me conduit vers une salle où se trouvent plusieurs « hautes autorités ». Il faut plus que quelques étoiles et un Écossais mégalomane pour m'impressionner. Le policier qui m'a accompagné avec la voiture du service a fait son rapport après m'avoir fermé la porte au nez avant qu'on m'invite à entrer. Ledit rapport n'empêche pas Pinkerton de me questionner lui aussi sur l'arrestation de la « boîte aux lettres » de Charleston. Je répète mot pour mot mes explications.

Nous sommes dans un bureau qui ressemble davantage à un salon qu'à un bureau. Des meubles apparemment en noyer me semblent peu adaptés au travail de bureau. Il y a même un guéridon avec des bibelots dessus. Au lieu d'une armoire, une espèce de buffet me semble peu propice à ranger des dossiers d'opérations. Il est vrai que dans un coin je repère un immense coffre-fort de la taille d'une armoire. Sinon la table autour de laquelle nous prenons place est plus adaptée aux conversations qu'au travail de bureau. D'ailleurs, elle n'a même pas de tiroirs. Il manque des cendriers ou des crachoirs. Je m'en moque puisque ni je ne prise, ni ne fume, ni ne chique. Mais par exemple, Pinkerton fume une fois de plus un de ces petits cirages qui doivent venir de Virginie. McClellan a dégrafé son ceinturon et l'a posé sur la table avec son sabre. J'identifie un sabre français de cavalerie dont on a enlevé l'un des deux anneaux d'accrochage de la bélière.

Manifestement, McClellan se contrefiche des soucis du maître espion. C'est mon rapport militaire qui l'intéresse.



Pendant que Pinkerton me questionne, McClellan regarde ailleurs les yeux dans le vague.

Pendant que Pinkerton me questionne, il regarde ailleurs les yeux dans le vague. L'Écossais finit par le laisser prendre la parole à son tour.

- Monsieur « Dibâadaï », tout d'abord sachez que les États-Unis sont honorés de votre participation à notre combat pour réduire la sédition qui menace la nation que votre illustre prédécesseur le Marquis de Lafayette a contribué à créer. Vous qui êtes un noble français, vous suivez là une tradition qui remonte à loin dans l'histoire. Il est regrettable que votre gouvernement ne soit pas plus net dans ses prises de position vis-à-vis de la sédition. Mais votre présence à nos côtés sauve l'honneur.

- Mon général, le Marquis de Lafayette lui-même était un peu en franc-tireur dans la lutte pour l'indépendance des futurs États-Unis. Le Roi de France restait sur des positions plus diplomatiques quoique, il est vrai plus nettes quant à l'antagonisme historique entre la Couronne de France et celle d'Angleterre. Pour autant que je puisse en juger, loin de ma patrie et des affaires de l'Empire Français, le département des affaires étrangères reste sur une prudence que dicte certainement le souci de ne pas intervenir dans les affaires intérieures d'une Nation amie, les États-Unis d'Amérique.

- Oui... Ne restons pas dans ces considérations politiques qui ne sont pas de mon domaine. Où en est la situation de la mobilisation dans les États rebelles que vous connaissez ?

- Il ne faut pas se voiler la face. Comme les journaux s'en font l'écho, elle est massive. La junte des dixies fait appel aux volontaires qui répondent en masse. Partout où je suis passé, j'ai vu ce qu'on appelle chez nous des « sergents recruteurs » avec des registres qui notaient les noms de masses de gens. Ceci est parfaitement vrai. En revanche, ce que ne disent pas les journaux, c'est ce que sont ces gens.

- C'est à dire ?

- Parlons d'abord des blancs. La plupart sont des manouvriers qui errent d'un « job » temporaire à un autre ou bien des enfants de fermiers qui trouvent là le moyen d'échapper à la rudesse de la vie de la ferme. Cela va compter des bras en moins dans les rares usines et surtout dans les champs qui sont l'une des ressources essentielles des États cotonniers que je commence à connaître un peu et surtout de la Caroline du Sud que je connais bien. En ce qui concerne la Georgie où nous avons un consul général, cela fait plusieurs semaines, presque deux mois, en fait, que je ne suis pas retourné à Savannah et je ne puis vous dire quelle est la réalité de la situation du recrutement.

- Mais les esclaves restent sur les plantations pour assurer le travail de la terre ! La « junte » comme vous dites conserve ses bras agricoles !

- Certes, mon Général. Mais seules les grandes plantations ont des esclaves agricoles. On trouve des esclaves dans certains commerces, très peu dans les rares usines où ils ne remplissent que des tâches d'appoint puisqu'ils ne savent pas lire pour la plupart. Les petits fermiers n'ont pas les moyens d'entretenir des esclaves or ce sont eux qui assurent l'agriculture vivrière des villes en ce qui concerne les légumes, les œufs et toutes ces petites choses indispensables. Le blé, le riz, le maïs, la viande, tout cela est en effet entre les mains des grandes exploitations. Et même là, la junte a décidé d'affranchir les esclaves qui se porteront volontaires pour servir dans l'armée. Seulement, mon général, outre que les raisons de ces gens pour venir servir sous les armes ne sont pas de nature à donner des combattants à la force morale qui fait les soldats d'élite, tous ces gens sont à instruire et à entraîner. Autant dire que lorsqu'on les aligne sur un champ de manœuvre on a devant soi des bandes dépenaillées sans coordination qui ont du mal à comprendre ce que leurs officiers attendent d'elles. L'armée de la Confédération des États d'Amérique est une bande de va-nu-pieds quelle que soit la valeur des officiers. En ce qui concerne les officiers, maintenant. Beaucoup sont aussi expérimentés et compétents que ceux de l'Union. Vous le savez aussi bien que moi, ils ont eux aussi étudié à West Point pour la plupart des généraux et des colonels et ceux qui sont passés par le rang ou les instituts militaires d'États ont une solide expérience militaire des défaites et victoires. Comme ceux de l'Union, ces hommes valeureux ont combattu les Mexicains ou les Indiens. Vous aurez en face de vous, sur les champs de bataille, des tacticiens de votre niveau. La conduite de la guerre sera le fait, du côté des dixies comme de notre côté, de stratèges de niveau équivalent. C'est donc sur le terrain du recrutement des

soldats du rang et sur celui de la logistique que se joueront les premiers succès qui donneront le ton à la suite de la guerre. Je sais que les stratèges qui entourent le Président Lincoln ont parfaitement compris le rôle que le chemin de fer jouera dans cette guerre contre les rebelles. Fort heureusement, il semble que les stratèges dixies sont englués dans leurs difficultés d'instruction de leurs nouvelles recrues. Les chemins de fer seront, à leurs yeux aussi, un enjeu essentiel. Mais ils se heurtent là à une autre difficulté. Il semble que les grands investisseurs qui ont massivement construit des voies ferrées au moins en Caroline du Sud et en Georgie – pour la Virginie vous connaissez la situation – il semble que les investisseurs, donc, d'une part aient privilégié le transport de voyageurs sur des lignes qui seraient maintenant stratégiques mais n'ont que des rails de bois ou des voies étroites et d'autre part s'opposent fermement à mettre leurs installations et véhicules roulants à disposition de la junte. Ils ne s'y résolvent que contre paiement comptant des locations et des billets de transport ce qui grève le budget déjà mince de la junte.

- Et comment expliquez-vous ce manque de patriotisme ?

- Il suffit, lorsque tant d'argent est en jeu, de quelques grosses fortunes pour donner cette impression de manque de patriotisme. L'issue de la guerre est au mieux incertaine, au pire, pour ces messieurs la guerre contre Washington est perdue d'avance. Ils mettent donc leur argent ailleurs qu'à la disposition de la junte. Et ce décret d'affranchissement automatique des esclaves volontaires pour servir dans l'armée est aussi une cause de très forte irritation de MM. les Grands Investisseurs. Si même dans certaines grandes plantations on assiste en ce moment à des vagues d'affranchissement volontaires de la part des planteurs, il reste des grands propriétaires pour qui l'affranchissement est au mieux une hérésie, au pire une atteinte intolérable à leur droit de propriété.

- Vous dites que certains propriétaires affranchissent leurs esclaves ?

- Bien sûr. Ainsi, leurs anciens esclaves ne seront pas tentés par l'aventure militaire et surtout, ils auront le droit d'apprendre à lire et écrire et seront alors plus utiles à la plantation.

- Mais cela va complètement désorganiser la vie des plantations, si les esclaves sont libres de leurs mouvements.

- Croyez-vous ? Eh bien, d'expérience, je puis vous que non. La réorganisation des plantations des Antilles s'est faite assez rapidement pour le plus grand profit des planteurs. Ce sont les affranchis qui y ont le plus perdu.

- Alors pourquoi les rebelles veulent-ils conserver ce système ?

- À part ceux qui en font un principe et qui sont en fait peu nombreux encore que fort influents par leur poids économique, personne ne se battra pour défendre l'esclavage. C'est la volonté de Washington d'imposer ses décisions aux États cotonniers qui a été le moteur de la rébellion. Mais moi, je ne vous dis que ce que perçois en tant que Français, donc étranger, qui vit dans l'État qui a été le premier à se soulever.

- Et comment vivez-vous là-bas, chez Toppenot ?

- Fort bien. Tout le monde me croit fermement engagé du côté des dixies.

- Une dernière question : *Quid* des préparatifs autour de Manassas Junction ?

- Pour être honnête, j'ai l'impression que Beauregard s'attend à une offensive majeure de votre part pour vous emparer de Richmond et des points clés du chemin de fer en Virginie. En y passant pour retourner au sud l'autre jour et en y repassant hier soir, j'ai pu constater qu'il y a effectivement des troupes. Ce que j'en ai vu me paraît toutefois bien maigre par rapport à ce qui serait nécessaire pour tenir la vallée de Bull Run Creek. Pourtant, les soldats que j'ai vus me semblent, eux, bien instruits. Mais beaucoup trop peu nombreux. On dirait qu'à terme Beauregard et Johnston tiendront là un verrou difficile à briser, mais ils sont encore loin de tenir ses lignes de défense.

- Et à votre avis, quand seront-ils prêts ? »

J'ai beau avoir la réponse tout prête, imposée par « Smith », je fais semblant de réfléchir puis réponds ; évidemment ce que « Smith » m'a commandé de répondre à cette question si elle se posait.

- J'ai pris un peu de temps pour me remémorer ce que j'ai lu sur un papier au quartier-général il y a deux jours. Quand l'officier qui m'a indiqué ce que je dois vous dire m'a demandé de vous faire croire que les dixies sont déjà prêts à Manassas, j'ai pu lire qu'il faudrait en réalité que le dispositif soit prêt pour le 15 septembre de cette année mais que malheureusement pour eux il ne serait en place que fin septembre. Il s'agissait d'une simple note griffonnée sur une feuille de carnet. Je l'ai vue mais comme on ne m'en a pas parlé, je n'ai pas posé de question.

- Est-ce que cela pourrait être une manière de nous intoxiquer ?

- Évidemment, cela se pourrait. Cela voudrait dire qu'on m'a laissé voir ce billet pour que je vous en parle. D'une part si vous agissez en tenant visiblement cette date limite pour certaine, cela indiquera aux dixies que je les trahis, d'autre part si vous attendez jusque-là pour lancer votre offensive, vous risquez de vous heurter à une défense de Bull Run Creek beaucoup plus forte que celle à laquelle vous vous attendez. Et cela pourrait être coûteux en hommes voire conduire à perdre cette bataille. Seulement, ce que j'ai vu sur le terrain me conduit à penser qu'en tout cas les dixies seront prêts au mieux – pour leurs intérêts – avant la mi-août. Mais je ne puis vous raconter que ce que j'ai constaté. Vous savez, Beauregard ne me fait pas ses confidences et son état-major a peut-être à faire face à des difficultés que j'ignore.

- Mais Beauregard et ses gens vous considèrent comme un des leurs, non ?

- Je fais tout pour qu'ils le croient. D'ailleurs, comme ils savent que je vous ai rencontré, M. Pinkerton, j'ai dû faire de vous un portrait peu flatteur lorsqu'on m'a demandé ce que je pense de vous. »

L'Écossais lève un sourcil :

- C'est-à-dire ?

- Je vous ai présenté comme un être imbu de soi, trop sûr de lui, ignorant des réalités de la chose militaire, cassant et autoritaire. Aveuglé par d'incontestables succès comme détective et comme directeur d'une compagnie de protection ferroviaire efficace, vous vous croyez au-dessus de tout le monde. Mu par une ambition personnelle qui vous aveugle, vous manquez de méthode et marchez à l'instinct. En votre faveur, justement, cet instinct qui vous a conduit jusqu'à présent sur la bonne cible au bon moment. Servi par des agents efficaces que vous tenez « en bride », vous êtes capable de remporter des succès déterminants. Alors Beauregard m'a demandé si vous êtes dangereux et si votre agence peut avoir laissé des taupes en arrière au moment du retrait qui vous a été imposé. J'ai répondu qu'on ne peut l'exclure mais que vous auriez du mal à garder le contact avec eux, selon toute vraisemblance. Un de ses officiers d'état-major m'a dit, avant de recevoir un coup de coude de son voisin : « Vous ne croyez pas si bien dire... » Et le lendemain, les journaux faisaient état de l'arrestation d'un de nos agents au cours d'une opération de routine de contrôle du personnel des postes de télégraphe de l'État de Caroline du Sud. Rien qu'à Charleston, il paraît que treize poste ont été vérifiés et comme il n'y en a que huit ouverts au public, on peut déduire que les agents du contre-espionnage ont vérifié aussi cinq autres postes. Il semble d'ailleurs que quatre hommes aient été mis en garde à vue en plus de votre agent.

- Et quels autres postes auraient-ils été contrôlés, selon vous ?

- Des télégraphes de la police, je suppose et peut-être ceux de certains journaux. Je ne sais pas exactement qui a un poste de télégraphe dans son entreprise ou son service, en Caroline du Sud.

- Et comment pensez-vous qu'ils ont opéré ? Au hasard ou bien avaient-ils une liste de noms ?

- Je ne saurais vous le dire. J'ai vérifié que celle que vous m'avez donnée est toujours dans mon portfolio et c'est le cas. Donc on ne me l'a pas volée. Mais justement, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je vous la rende. Après tout, ce qu'il me faut, ce sont simplement quelques noms de contacts et boîtes aux lettres.

- Mon cher, c'est ce que vous avez. Aucun nom d'*operative* [agent de terrain] ne figure sur votre liste, il n'y a que des boîtes aux lettres. Mais il est bon que vous puissiez me

contacter, même lorsque les choses guerrières auront commencé pour de bon. Cher Monsieur, je ne regrette pas de vous avoir recruté. Votre rapport, bien que pas totalement satisfaisant pour nous, me semble crédible. Tout ce que vous nous avez dit sur quoi j'avais déjà des informations recoupe ce que j'ai acquis par d'autres sources. Mais votre façon d'aborder les choses est un bain de fraîcheur. C'est le premier *debriefing*¹ où je vois l'agent de terrain rester dans le concret sans tenter de prétendre tout savoir. »

Je salue de la tête, humblement, comme il sied à un manant devant son prince. Mais je me demande comment il va relancer la recherche du renseignement pour compléter les immenses trous qui vérolent le rapport oral que je lui ai fait. Soit il a un remarquable réseau d'informateurs, soit il va se casser le nez. Parce que ce que je ne lui ai pas dit, c'est que Beauregard a obtenu de Davis que Jonathan Jackson, qui est passé bien vite colonel de commandant qu'il était il y a moins d'un mois, mette sur pied une brigade d'infanterie avec de l'artillerie d'appui direct en partant des cadets qui étaient ses élèves au V.M.I. [*Virginia Military Institute*] de Lexington – le Lexington de Virginie et non celui de Caroline du Sud – et avec des vétérans d'autres guéguerres qui se sont engagés pour la durée du conflit. Ils encadrent les jeunes recrues et, d'après ce que l'on m'a dit, tout ce petit monde progresse de façon remarquable. Si les yankees ne passent pas à l'offensive avant un mois, ils tomberont sur du dur à Manassas ou plutôt sur la coupure que surplombe Manassas, à savoir le ruisseau de Bull Run.

McClellan me regarde avec circonspection. Mon instinct de chasseur et mon entraînement à la lutte gréco-romaine me font sentir qu'il ne sait pas sur quel pied danser avec moi. D'ailleurs, il finit par me poser la question : « Si vous n'êtes pas d'accord avec les confédérés, pourquoi restez-vous chez eux ? »

- Il me l'a expliqué », intervient Pinkerton...

- Mais pas à moi. Je voudrais comprendre. »

Je sens que c'est à moi de répondre.

- Mon général, que je sois d'un côté ou de l'autre ne changerait rien pour moi. Je ne suis pas Américain. Je ne suis pas militaire non plus. Je pourrais me désintéresser de la question et retourner en France faire le géomètre de l'État. Retourner dans la termitière, quoi. Mais j'ai rencontré M^{lle} Clara Barton l'autre jour. Je tenterai de faire au Sud ce qu'elle va tenter au Nord, prendre soin des blessés de la guerre horrible qui va se dérouler sur plusieurs années.

- Vous allez prendre des risques, d'autant plus que vous êtes armé et qu'on pourrait bien vous prendre pour un soldat.

- Disons que je serai un chevalier errant des temps modernes. Tant que je le pourrai, je viendrai au Nord de temps en temps et si on me refuse le passage à travers les lignes, je contournerai les zones de front. Je risque d'être fusillé pour trahison, même en tant qu'étranger, si les dixies apprennent que je vous renseigne. Ici je risque la même chose si on sait que je suis un émissaire de la junte. Et dans toutes les guerres, on voit proliférer les aventuriers de tout poil, pillards, assassins, voleurs, violeurs, faussaires etc. Ces « braves gens » pourraient bien me considérer comme un gibier potentiel. Mais je fais confiance à ma bonne étoile. Je suis le genre de bonhomme qui au milieu d'un bombardement d'artillerie et de mortiers finit par mourir pour avoir glissé sur une peau d'orange. Mais si vous ne voulez plus de mes informations, je les garderai pour moi.

- On m'a dit que vous avez inventé une méthode de tir d'artillerie révolutionnaire.

- En fait elle est restée au stade expérimental. Les artilleurs dixies continuent à se servir des canons comme de gros fusils.

- Peut-on faire autrement ?

¹ *Debriefing* : audition de fin de mission. Il s'agit d'une sorte d'interrogatoire auquel on soumet un agent de renseignement en fin de mission pour lui faire exprimer des souvenirs présents dans son inconscient et que sa narration a omis. Les agents surnomment parfois le *debriefing* le presse-citron ou l'amphi confesse. Ce dernier terme s'applique aussi à l'entretien annuel de notation ou d'évaluation personnelle.

- Bien sûr. En considérant le tir d'artillerie comme une implantation de piquets ou de bornes sur un chantier de voie ferrée, par exemple.

- Si nous avions plus de temps, je vous demanderais bien de m'expliquer comment vous faites. Mais nous avons autre chose à faire. Si je veux résumer votre propos, vous me suggérez bien de hâter nos préparatifs pour nous emparer de Richmond ?

- Il me semble que c'est bien là le seul moyen de prendre de cours l'installation des défenses de la junte.

- Mais vous ne parlez que de défensive en ce qui les concerne. Ne préparent-ils pas des opérations offensives ?

- Apparemment non. Il semble que leur propos se résume à défendre leur « sol sacré » et absolument pas de venir se perdre dans le froid des États du Nord.

- Je vois. Autre chose, Baron « diBâadaï » cessez donc d'appeler les gens de Davis une « junte ». Vous me l'avez dit vous-même, tous ses généraux et lui-même sont des anciens de West Point. Nous nous connaissons tous et avons souvent combattu côte à côte. Ce sont les nécessités de la politique qui nous conduisent à nous affronter. Mais ils restent des officiers de valeur et n'ont rien à voir avec les juntas mexicaines ou d'autres pays de l'Amérique hispanique. Mais je ne comprends pas que Davis soit allé chercher Robert E. Lee qui était un simple colonel dans l'armée fédérale...

- Il a tout de même été surintendant de West Point pendant trois ans et on dit que M. Blair, de votre Département de la Guerre, lui a proposé de prendre le commandement de l'Armée du Potomac avec le rang de général de division, tout de même.

- Vous êtes bien informé, pour un civil. Vous comprenez donc que ces gens ne sont pas une junte mais bien des officiers qui obéissent à des chefs politiques qui ont pris des voies néfastes. Vous savez, ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'après cette guerre on verra proliférer des vermines pestilentielles qui pilleront le sud avec la bénédiction des administrateurs que nous enverrons pour asseoir politiquement notre victoire militaire. Et ce n'est pas ce que je considère comme des plus bénéfiques pour l'avenir des États-Unis d'Amérique. »

*

* *

Merveille de la technique moderne, nous venons de finir cet entretien bien éprouvant nerveusement quand une voiture noire se présente devant le bâtiment. Le factionnaire du portail-cocher s'approche pour s'enquérir de l'identité du cocher, vêtu en bourgeois.

Nous venons de sortir du bâtiment et sommes dans la cour pavée. De là où je suis je ne puis voir que le haut de la voiture au toit de cuir ou de moleskine. Il est fréquent que les États-Uniens utilisent cette forte toile de coton huilé pour les capotes de calèche ou le revêtement extérieur des toits fixes de voiture de divers types.

Le chef de poste, hélé par le factionnaire, fait signe d'ouvrir les deux vantaux du portail d'acier et je vois entrer une voiture fermée qui me rappelle un fiacre parisien. Le cocher s'est assis à gauche et se protège les genoux par un plaid gris. La voiture est à deux chevaux qui sentent bon la France. Je ne suis absolument pas surpris puisque le conducteur n'est autre que Simon Casaubon.

Mon bazar à Saint-Cyr est emmitouflé comme en plein hiver. Il est vrai que le temps s'est rafraîchi pendant que je suis resté dans le bâtiment. Simon « serre la mécanique » et entrave les antérieurs des deux animaux. Puis il s'approche de moi et se présente comme si nous ne nous connaissions pas. Il décline pourtant son grade et sa fonction à l'ambassade. Je respecte son attitude et lui serre la main. Comme je ne sais pas si les gens qui m'entourent parlent français, je le vouvoie pour lui expliquer que je suis arrivé avec deux animaux dont un de bât qui porte mon bagage.

Pinkerton me fait une proposition surprenante, confirmée par McClellan qui nous a accompagnés dans la cour. « Vous n'avez qu'à reprendre votre bagage sur le bât et suivre monsieur. Si vous le souhaitez, j'enverrai deux hommes rendre les deux animaux à l'endroit où vous les avez pris en compte. Il suffit que vous me signiez une décharge qui vaudra sauf-

conduit. Lorsque vous retournerez en Virginie, je pense que monsieur l'attaché militaire adjoint vous reconduira là-bas où vous retrouverez vos animaux si vous en avez besoin. »

Le temps de relever les numéros des animaux marqués au fer dans le sabot de l'antérieur gauche de chacun, le clerc rédige le bon de décharge en deux exemplaires, le fait signer à Pinkerton et ensuite à moi-même. Puis il appose un tampon humide portant le sigle de l'état-major de l'armée du Potomac. Un factotum charge mon bagage dans la voiture et nous voici partis vers l'ambassade. Je comprends alors pourquoi Simon est emmitouflé. Une bise venue du nord me glace jusqu'aux os. Elle parcourt les rues en sifflant d'une voix aigre. Les arbres recroquevillent leurs bougeons, dirait-on. La végétation est très en retard sur celle de la Caroline du Sud, à Washington. Sur les trottoirs, les gens commencent à sortir et l'on voit sur les trottoirs des messieurs et des dames emmitouflés. Pour venir au siège du *Secret Service*, Simon a parcouru de rues avec encore peu de passants.



Pour venir au siège du Secret Service, Simon a parcouru de rues avec encore peu de passants.

Si les trottoirs sont pavés, je note que cette rue est encore dotée d'un revêtement en terre battue. Les murs de Washington semblent être souvent en brique bien que de nombreux édifices soient en pierre de taille. Mais il s'agit surtout de bâtiments officiels.

Pendant le trajet, je raconte à Simon l'incident de tir que j'ai eu avec mon LeMat l'autre jour. Je lui dis ma perplexité devant ce long feu qui s'est résorbé au moment où le coup de canon rayé est parti.

- Tu sais, je ne suis pas très familier du LeMat mais on m'a déjà dit que cela arrive parfois avec des amorces américaines sur une arme fabriquée en Europe. C'est dû au fait que leurs amorces serrent un peu plus la cheminée que les nôtres. L'effet de frein fait que parfois le chien n'écrase pas assez vivement le fulminate pour qu'il s'enflamme. Surtout avec le modèle de marine. En fait, la cheminée est un peu trop longue et le chien n'arrive pas assez vite, compte tenu du fait que lorsque le martelet est replié pour frapper l'amorce du canon central, la course de chien est raccourcie. L'astuce consiste à raccourcir la cheminée pour allonger la course de frappe. Mais alors, le cône de la cheminée est trop large et la percussion ne se fait plus. Il faut donc affiner la tête de cheminée et la rendre plus coupante en passant un coup de queue de rat autour sur sommet du tronc de cône.

- Eh ben, pour un type qui n'est pas familier du LeMat...

- Le Premier-Maître Kervadec est un passionné des armes et il a appliqué le même traitement à des cheminées de mousquetons que nous avons à l'ambassade pour pouvoir utiliser les amorces américaines pour carabines. Il nous faut trop de temps pour recevoir les « appros » depuis Saint-Étienne.

L'année dernière nous avions un commandant de l'armée de Terre qui avait un LeMat de cavalerie. Un jour, au pas de tir, il a eu le même problème et comme pour toi, il a continué le tir au canon rayé et à la deuxième balle, les deux canons ont tiré ensemble. Enquête faite, le fulminate avait été écrasé, mais pas assez et après deux secousses de départ, il a fini par s'allumer. Comme il était déjà compressé, il a enflammé la poudre aussi bien qu'avec une percussion. Et les deux coups sont partis, celui du canon rayé provoqué par le chien et celui du canon lisse provoqué par la secousse et la friction jusque-là insuffisante du cuivre de l'amorce sur le fulminate dont la pellicule de gomme avait déjà été écrasée au moment de l'incident de tir. Il a mis une cheminée rectifiée par Kervadec et n'a plus jamais eu d'incident de tir. Du coup, quand il est parti pour une nouvelle affectation, il a oublié les trois cheminées que le Premier-Maitre lui avait préparées. Je les ai et si elles se montent, je te les donne. Sinon Kervadec modifiera la tienne. »

Rassuré sur ce point, je me décontracte. Si je puis, j'aimerais bien essayer mon LeMat une fois sa cheminée rectifiée. Mais attendons la suite.

Lorsque nous arrivons à l'ambassade, un câble nous attend. Les deux animaux militaires sudistes sont arrivés à bon port. Le câble émane du poste de télégraphe sudiste de la rive sud du Potomac et porte à l'arrivée le tampon de *Secret Service* et la mention « Officiel, message diplomatique ». Je me demande ce que doivent penser les télégraphistes et le porteur du télégramme en voyant que le fait qu'une mule et un cheval sont arrivés à l'écurie fait l'objet d'un message diplomatique ! Nous vivons une époque moderne.

Je tente de rencontrer à nouveau M^{lle} Barton mais elle n'est déjà plus à Washington. Je profite de l'hospitalité de Simon et du fait que nous sommes invités tous les deux à dîner chez l'Amiral et Mme de Piétri. La soirée est charmante et nous ne parlons pas de service. On croirait que seule la façon de vivre des États-Uniens est digne d'intérêt. L'Amiral ne connaît pas les États cotonniers et est fort surpris de ce que je lui narre sur les aspects de la vie culturelle de Charleston. Qu'on ait un théâtre avec des pièces classiques en français et même des opéras, bien que l'acoustique de la salle ne vaille pas celle des salles d'Europe, voilà qui le sidère. Il a tendance à railler un peu le caractère mercantile, affairiste et roublard des *wasps* qu'il côtoie. « Heureusement que Simon nous fait rencontrer de temps en temps des membres de la société juive de Washington.

- Je trie, tout de même, Amiral.

- Vous choisissez bien. Ces messieurs et leurs épouses parlent le français fort correctement, un anglais sans barbarismes et un allemand très littéraire.

- Cela devient plus pittoresque en yiddish, Amiral. Mais ils se gardent de parler cette langue communautaire en public parce qu'ils sont très attachés à l'unité des États-Unis. Seulement, en petit comité, à la veillée ou au fumoir, les histoires drôles en yiddish font les délices de ces mêmes bourgeois posés que vous appréciez.

- Quoi qu'il en soit, je souhaite vivement que les bruits de guerre s'estompent pour pouvoir me rendre en visite dans le Sud et admirer ce que vous venez de me décrire, mon cher Berdeilhe. Une bonne pièce de théâtre en français nous changerait des sempiternelles interprétations de Corneille ou de Racine que nous servent annuellement les pensionnaires du Français de passage ici. »

Pourtant au moment du départ, dans la cour alors que Simon monte sur la banquette, l'Amiral me prend à part. Il est en fait fort inquiet de la situation, mais ne veut pas inquiéter les familles du personnel de l'ambassade. Je ne peux que lui dire que l'on va à la guerre, que le Sud s'y prépare et que cette guerre risque fort de durer.

- Amiral, pour le moment les Confédérés n'envisagent que la défense de leur sol et ne souhaitent pas tenter d'incursions au Nord. Mais si cela devient indispensable pour leur conduite de la guerre, ils s'y résoudront. La guerre va toucher tout le monde. »

Le lendemain matin, je fais monter la cheminée modifiée sur mon LeMat. Le filetage est exactement le même, 6 x 75. Je tire dix charges de chevrotines avec le canon central sans le moindre incident de tir. Je recommence avec des amorces françaises fabriquées à Bourges, tout fonctionne parfaitement. Du coup, je me remets dans les mêmes conditions que le jour de mon incident de tir. Je tire les dix coups de mon arme sans le moindre problème. Du coup, le me sens mieux. Je nettoie soigneusement l'arme et l'huile comme si je devais la stocker. Puis je sèche les dix chambres de tir, les neuf du barillet et celle du canon lisse. Je démonte les cheminées et les souffle à la bouche pour ôter toute trace d'huile. Je recharge le barillet à balles à culot creux et le canon lisse à chevrotines liées. Le Premier-Maître me donne une bourre de fermeture en kapok qui vient paraît-il d'un comptoir français en Inde, mais il ne se souvient plus s'il s'agit de Mahé, Karikal, Yanaon, Pondichéry ou Chandernagor. Mais il insiste pour me montrer que malgré l'humidité que génère toujours un voyage au long cours, les fibres de kapok restent parfaitement sèches. Moi, ce que je vois, c'est que je suis sûr qu'avec cette bourre-là je n'aurais pas de surpression au moment du tir mais surtout que ma charge de plomb restera à poste dans la canon lisse et ne partira pas vivre sa vie si je suis amené à ouvrir le feu avec le canon rayé. Qui est tout de même l'utilisation la plus courante de cette arme. Plus tard, de retour à Charleston, j'ai pris des photographies de cette modification, à toutes fins utiles. J'en ai profité pour me perfectionner en une nouvelle technique dans laquelle Hélène est passée maître : le montage au tirage. On est prié de ne pas chercher de sous-entendu graveleux dans cette expression comme s'est permise de le faire la délurée Françoise ma future belle-sœur. Il s'agit d'impressionner au tirage avec une première plaque négative une partie du papier qui sera la photo définitive en cachant l'autre avec un masque. On impressionne ensuite avec d'autres plaques des parties restées vierges de toute lumière en masquant celles que l'on a déjà impressionnées. C'est Pierre qui nous prête le laboratoire de sa pharmacie mais Hélène s'est mise toute seule à faire des essais avec des paysages sur lesquelles elle implante des personnages ou des bâtiments.

J'ai donc démonté mon LeMat et prélevé des cheminées. La difficulté, malgré la qualité remarquable de mon optique, est d'obtenir une bonne netteté des diverses scènes. J'ai fait une prise de vue initiale avec mon arme montée où l'on voit les cheminées en place. Il a fallu tâtonner pour trouver un temps d'exposition qui permette une certaine profondeur de champ sans trop exposer l'image. L'intérêt est que la photo de l'arme soit suffisamment nette sur une certaine profondeur.

Il nous a fallu près de deux heures de travail. Tantôt c'était net mais sombre, tantôt net mais trop clair et enfin nous avons eu la bonne exposition pour l'arme montée. Ensuite, il a fallu faire la même chose pour les deux cheminées démontées. Il a fallu les disposer pour que l'on puisse bien voir comment la cheminée d'origine a été modifiée, le fut raccourci et affûté au contact de l'amorce.

Ceci fait, il a fallu trouver la bonne exposition pour qu'avec un bain neuf de révélateur le temps d'impression soit le même pour les trois plaques afin de faire un montage exploitable. Ces recherches nous ont pris un peu de temps et au bout de trois jours nous avons pu tirer plusieurs épreuves de cette photo que je joins à mon récit. Mais entre le moment où j'ai quitté Washington, mes essais de tir effectués, et mon retour à Charleston, il est survenu des événements importants à mes yeux bien qu'ils fussent passés inaperçus à l'époque. Je ressens de plus en plus une radicalisation de l'opinion publique. Le travail de sape de la presse manipulée par les extrémistes de tout poil commence à faire effet. Au Nord, les « dixies » sont considérés comme des traîtres sauvages. Pourtant, le racisme anti-nègre reste tangible. L'animosité envers les États cotonniers relève plus d'une sorte de jalousie envers des contrées fermées à l'immigration des ouvriers vers des régions au climat jugé agréable mais qui refusent la main d'œuvre venue du Nord. Il n'y a pas d'industrie ou si peu et elle ne demande pas de main d'œuvre parce qu'entre les ouvriers libres disponibles et les esclaves

personne n'attend les chômeurs « yankees » qui viennent se mettre au soleil sans penser que le climat du sud connaît aussi ses coups de froid mais aussi et surtout souvent des cyclones et des ouragans. Dans les plaines centrales où la vie est plus rude, on trouve aussi le fléau des tornades. On en trouve en Louisiane, surtout plutôt au Nord vers Bâton Rouge. On en trouve aussi au Middle West mais on n'est plus là dans les États cotonniers. On sent donc une espèce de jalousie des prolétaires du Nord envers ceux du Sud. Merveille de l'ignorance.

Au Sud, en particulier en Virginie, je sens monter un racisme assez virulent envers les non *wasps*. Si les catholiques, peu nombreux, sont laissés en paix par les harangueurs de foule, c'est qu'il s'agit en général d'Irlandais dont on sait qu'il vaut mieux ne pas leur chercher des poux dans la tête sous peine de faire connaissance avec la redoutable efficacité du massage facial à base de phalanges des boxeurs de pubs. Les Irlandais ont pris aux oppresseurs anglais la maîtrise du « Noble Art » mais ils se passent volontiers des gants de cuir et des rings. Le peu d'indiens qui vivent dans les États du Sud-Est restent sagement à l'écart des soubresauts de la politique mais ce qui m'inquiète le plus c'est que j'ai entendu un bateleur d'estrade en Virginie commencer à incriminer les juifs qu'il accusait de collaborer avec les ceux de New York et de Washington. Entre les énervés contre l'affranchissement des esclaves et ceux qui cherchent un exutoire sous forme de bouc émissaire chez les juifs, on peut s'attendre à des exactions des milices. Car il est un autre phénomène que je constate avec inquiétude, c'est la multiplication des posses et milices municipales.

À l'appel de Lincoln à une mobilisation pour réduire les rebelles ont répondu les appels, que l'on dirait « reconventionnels » dans un tribunal, à la mobilisation de milices d'États dans le Sud. Ces milices de volontaires s'agrègent maintenant pour constituer des unités militaires régulières formant peu à peu l'armée confédérée. Malheureusement, qui dit armée régulière, même de volontaires, dit aussi déserteurs. Sous prétexte de partir à la chasse aux déserteurs, nombre de villes ont mis sur pied des milices municipales ou de comté. Les volontaires pour ce type d'unité sont en général des « planqués » dans l'âme qui préfèrent poursuivre des fuyards isolés plutôt que de risquer les balles de l'ennemi. Je vous fiche mon billet qu'ils ne vont pas tarder, sous prétexte de « punir » des gens qui auront caché des déserteurs, à lyncher les civils de l'arrière pour piller de quoi manger et se remplir les poches avec le marché noir. On a vu ce genre de choses dans toute l'Europe lors des guerres napoléoniennes il n'y a pas si longtemps.

La Virginie du Nord, proche de la ligne de feu à venir, est une région où l'ambiance se tend à grande vitesse et je suis particulièrement inquiet pour les Cohen, puisque c'est leur nom officiel au lieu de Kahana. Ils sont juifs, ils ont recueilli Gidéon, ils ne se mêlent pas aux autres juifs de la ville et vivent à l'écart ; tout autant de facteurs qui ajoutent à mon inquiétude.

Je m'ouvre de mes craintes à Simon et à l'Amiral. Nous avons pris le petit déjeuner chez Simon. Sa future belle-mère a fait préparer pour nous deux des matzot, ces galettes de pain azyme que l'on mange ordinairement pendant la période de Pessah, c'est-à-dire Pâques, chez les juifs. C'est l'un des apprentis fourreurs qui nous a apporté le paquet ce matin à l'heure du laitier. Nous nous hâtons ensuite vers l'ambassade où l'Amiral est arrivé tôt.

Après l'avoir écouté avec attention, il donne à Simon le temps nécessaire et toute latitude pour organiser l'évacuation des Kahana si nécessaire. En principe il va falloir les faire venir au Nord. Mais si la famille juive préfère une autre solution, l'Amiral nous donne champ libre pour agir au mieux. Il remet à son adjoint contre signature une forte somme en dollars fédéraux dont le quart en dollars or.

Nous partons avant l'ouverture des bureaux pour rejoindre le pont du Potomac. La voiture est connue, Simon et moi aussi et les militaires des deux côtés du no-man's land nous facilitent le passage. La route ne s'est pas améliorée depuis la dernière fois. Nous ne nous arrêtons pas pour assister au redémarrage d'un train manifestement en panne sur le pont de bois de l'autre jour. Nous sommes partis avec la voiture à un seul cheval de l'autre jour, avec le même animal qui connaît la route. En fin de parcours, approchant de la maison du

pharmacien, nous ralentissons. Gidéon surgit au virage d'entrée dans l'allée et se jette à la tête de notre animal qu'il arrête.

- Vous voilà, vous ne serez pas de trop...

- Que se passe-t-il ? demande Simon.

- Les pourris sont là. Ils ont arrêté Shlomo à sa pharmacie et le ramènent ici. Une équipe de trois a enfermé les femmes dans le salon. Ils ont une sale gueule. Moi, ils m'ont laissé tranquille parce qu'ils m'ont pris pour un esclave. Ceux qui sont dans la maison ne sont pas d'ici. Mais ceux qui ont arrêté Shlomo, ce sont des salauds de la municipalité et ils me connaissent.

- Comment sais-tu tout cela ?

- Des nègres qui étaient en ville pour rapporter des achats à la plantation de leur maître m'ont prévenu. Ils ont fait un petit détour pour cela. Mais ils ne risquent rien, ils ont de bons maîtres qui aiment bien la famille Cohen. Je pense que les miliciens ne vont pas tarder à arriver de la ville avec Shlomo.

- Il faut agir vite. As-tu une arme ?

- J'ai deux revolvers, un pistolet patte de canard et un sabre à canne. Mais je ne suis pas seul. Il y a deux affranchis à l'écurie et à la forge. Ils ont des armes blanches et un fusil de chasse à percussion à deux canons. »

En arrivant à la maison, le cheval au pas comme si de rien n'était, nous sommes accueillis par un blondinet frêle avec des taches de rousseur. Je saute à terre et le gringalet, plus grand que moi, me toise.

- C'est pour quoi ?

- Pour ça » et je lui pose sous la mâchoire le canon de mon Le Bossu. Il a le malheur de tenter un mouvement et Gidéon lui massacre le visage de son poing énorme. Je n'ai que le temps de le tirer pour qu'il s'effondre dehors. Le grand nègre nous précède avec célérité. Il se rend directement au salon. Nous savons que les affranchis se sont postés de part et d'autre de l'allée pour nous alerter de l'arrivée de l'autre groupe de salauds. Gidéon se meut comme un chat dans un silence total. Il a un revolver dans la main droite et sa « patte de canard » dans l'autre. Son sabre à canne pend à son flanc gauche et son deuxième revolver est pris dans la ceinture de son pantalon. Il écoute à la porte du salon, les yeux plissés. Puis il nous fait signe de nous mettre de part et d'autre de la porte à double battant tandis qu'il se porte vers le milieu. De l'intérieur, j'entends une sorte de grognement bestial et une voix de femme plaintive.

- S'il vous plaît, non...

Gidéon vire au gris. D'un formidable coup de son énorme pied il ouvre la porte et surgit, des deux armes braquées. Le revolver parle le premier. Un corps s'effondre dans un bruit de bois brisé. Ensuite le tonnerre de la patte de canard envoie une volée de plombs et des bruits de chutes suivent. Je saute dans le bureau où la fumée de poudre masque une partie de ma vision. Manifestement, la poudre de Gidéon n'est pas de la meilleure facture. Les volets sont fermés de l'intérieur. J'ai passé mon Le Bossu dans la main gauche et je tiens mon LeMat prêt à tirer. Mais mon petit revolver me gêne. Je le range dans ma poche de pantalon et j'ouvre un volet. Dans un coin de la pièce, accroupi derrière une table de décharge, un gros porc en costume de ville me regarde avec effarement. Une dame en qui je reconnais Madame Kahana est prostrée dans un angle de la pièce. Manifestement, elle a pu échapper à celui qui la tenait. Elle essaie maladroitement de cacher sa poitrine mise à nue d'une main et de rabaisser sa robe de l'autre. Je laisse Simon s'occuper d'elle. Moi je tiens à ne laisser personne de menaçant derrière moi lorsqu'il faudra libérer Maître Kahana. Je saute à la table de décharge et braque mon LeMat sur le groin du porc obscène. En m'approchant, je vois qu'il a baissé culotte. Sans doute ses complices, que Gidéon semble avoir rayés du livre des vivants, tentaient-ils de maîtriser Mme Kahana tandis que l'autre se préparait aux derniers outrages. Les nerfs ? La tension ? Je me sens pris d'une formidable envie de rire au spectacle de cet étron puant tremblant de trouille après s'être cru le maître du monde.



Je braque mon LeMat sur le groin du porc obscène.

Je ne sais que dire. Je me contente de tenter de finir de réfréner mon envie de rire. C'est nerveux et cela me désoblige. Les yeux du milicien sont braqués sur la tranche avant de mon revolver. Il ne peut que voir que toutes les chambres sont chargées. Mon index est posé sans forcer sur la queue de détente. Alors je ne comprends pas comment et pourquoi une déflagration qui vient de derrière moi repousse en arrière le front percé d'un trou rouge dans un nuage de fumée grise et de sang épais.

Je me retourne et vois l'arme braquée de Gidéon. La voix docte du grand Nègre énonce calmement : « Quand on tire, on tire. On ne philosophe pas ».

Nous avons fini le travail de guerre dans le salon. Je suis inquiet parce que l'autre parti de miliciens, avec Maître Shlomo, n'arrive toujours pas. Simon a fait se relever Mme Kahana. Elle se reprend peu à peu. Elle demande ses filles. Le blondinet est parti avec elles et elle les a entendues crier. Le blondinet est désormais incapable de parler, il ne se remettra sans doute pas du coup qui l'a mis hors de combat. Vu la déformation de son front, je doute que, s'il ne meurt pas, il puisse retrouver une conscience de ses actes. Nous sommes dans le hall et une petite voix nous interpelle :

- C'est moi, Miarka. » C'est la femme de chambre. « Les filles sont dans ma chambre et moi, je me suis laissé faire par ce cochon-là pour qu'il les laisse tranquilles.

- Ma pauvre... » Je suis atterré.

- Ce n'est rien, monsieur. Un mauvais moment à passer tant il puait le cul sale. Je ne suis plus pucelle depuis longtemps. Et je ne suis pas dans une période où risque. Suivez-moi, les filles ne voudront pas descendre, de toute façon. »

Au second, dans la chambre sous le toit, les deux filles de Maître Shlomo et sa femme sont assises sur le lit, terrorisées. À la vue de leur mère, elles se blottissent contre elle. La plus jeune est presque déshabillée, en chemise. Ses vêtements sont en boule sur le sol. Des vêtements de la femme de chambre sont en attente sur la table de toilette. Je pense qu'elle allait se déguiser ce que ne pouvait pas faire sa sœur, beaucoup plus grande que la femme de chambre.

- Simon, tu vas rester avec ces dames quelques minutes. Nous aurons besoin de toi pour encercler la voiture avec les affranchis quand nous arrêterons ceux qui tiennent Maître Shlomo.

- Vous trouverez des armes chargées et des munitions dans l'armoire de notre chambre », dit Mme Kahana. Shlomo les a placées là hier soir. Il y a une carabine à deux coups et un pistolet Volcanic. C'est tout ce qu'il a pu se procurer.

- J'ai un revolver », dit Simon. « Je vais donner le Volcanic à l'un des affranchis et la carabine à un autre.

- De toute façon, fait Gidéon, vous servirez surtout à faire masse devant Finley et sa bande. Ils ne sont sûrement pas plus de trois. On les connaît. Il y a Finley, Goburg et leur porc de Sarkis. C'est sans doute lui qui conduit la voiture. »

Nous nous ruons au rez-de-chaussée Simon et moi pour cacher notre voiture dans la remise. En revenant sous la tonnelle, nous entendons l'arrivée de leur équipage. Apparemment un équipage lourd avec deux chevaux et des roues ferrées et non à bandages en caoutchouc.

Un nabot à l'air idiot est aux rênes d'une voiture fermée à deux chevaux. Il arrive vite et arrête son équipage en serrant le frein et massacrant la bouche des pauvres animaux. Par la fenêtre de la portière de droite je distingue trois silhouettes dont celle de Maître Kahana au centre. Le personnage qui l'encadre à droite ne prête pas attention à ce qui se passe dehors. Il ouvre la portière en tournant le dos à l'extérieur et descend en arrière. Il n'a pas le temps de se rendre compte de quoi que ce soit. Il s'effondre sous le coup de poing de Gidéon. Le cocher sent qu'il se passe quelque chose et empoigne un fusil à double canon de gros calibre il n'a même pas le temps de l'armer que la balle de 41 de mon LeMat lui perce le front. Il bascule sur la banquette de conduite où il reste à gargouiller. L'autre occupant de la voiture, celui qui est assis à gauche de Maître Shlomo, n'a pas non plus le temps de réagir. Lorsque je le regarde pour évaluer si je peux lui tirer dessus sans toucher le maître pharmacien je le vois écarquiller les yeux en silence. Une lame d'acier sort en oblique de sa pomme d'Adam. Elle est entrée sous le côté droit de sa mâchoire inférieure et ressort sur le côté gauche de la pomme d'Adam, une lame fine et longue qui ressemble à celle d'une dague florentine. Quelqu'un ouvre la portière gauche et tire le corps vers l'extérieur. L'aînée des deux filles monte dans la voiture, prend tendrement son père dans ses bras et le cajole.

- Tout va bien, mon petit papa. Tout va bien pour tout le monde. Yaveh nous a envoyé ses anges qui sont venus aider notre Gidéon. Seule Miarka, la pauvre...

- Miarka est morte ? » s'étrangle le Pharmacien.

- Non mais elle a sacrifié son honneur pour nous trois.

- Elle n'a pas sacrifié son honneur ma chérie. Elle a laissé son corps aux mains d'un porc mais c'est tout à son honneur. Elle n'a pas démerité. Nous saurons la remercier. »

Six cadavres chez le pharmacien, six miliciens, qui plus est, voilà qui ne va pas faciliter les choses. Il faut impérativement prévenir le marshal parce qu'il faut que les choses se déroulent légalement.

Comme je suis protégé par les documents de la Confédération des États d'Amérique, je prends sur moi de me rendre auprès des autorités. Maître Kahana se rend dans son bureau pour constater les dégâts. Il n'y a rien d'irréparable. Heureusement, « ils » n'ont pas trouvé le coffre-fort et ne sont pas allés dans le laboratoire. Simon et Gidéon rassemblent les gens en armes et organisent la défense des lieux tandis que je selle un cheval.

J'ai repéré le bâtiment qui contient le bureau du Marshal ex-fédéral. D'après Maître Kahana, il a repris les fonctions qui étaient les siennes avant la sécession, mais il n'a plus les moyens qui étaient les siens alors. Il m'écoute néanmoins avec attention. Il appelle des agents armés et envoie l'un d'eux chercher un médecin qui serait selon ce que j'ai compris l'équivalent d'un médecin légiste. En tout cas il l'a appelé un *forensic*². Il ne faut qu'un quart d'heure à tout ce petit monde pour être prêt à me suivre. Nous couvrons le trajet à bride abattue en ralentissant toutefois aux passages de la route marqués d'ornières pour attendre la voiture du médecin qui a pris une caisse d'ustensiles. À notre arrivée, le premier mouvement des policiers est de recenser les morts et blessés. Mais le médecin s'approche immédiatement

² *Forensic* : médecine légale ou médecin légiste, pour adopter la terminologie française.

de Maître Kahana qui est livide et au bord de défaillir. Quelqu'un a ouvert en grand les volets intérieurs de la fenêtre et la lumière du milieu de l'après-midi entre à flots. Le Marshal salue aimablement le vieux pharmacien juif qui lui répond d'une voix atone. Prestement, aidé de Mme Kahana et de sa fille ainée, il met le vieil homme torse nu. Sa chemise et l'intérieur de sa veste sont tachés de larges plaques de sang. Dans l'urgence, le praticien nettoie les plaies qui sont nombreuses certes, mais superficielles. Certainement douloureuses mais le courageux pharmacien se reprend maintenant que le tissu ne frotte plus ses plaies. D'une voix ferme il donne des instructions à Gidéon qui s'exécute. Il part chercher des compresses stériles qu'il rapporte avec un grand flacon que je reconnais.

- Docteur, je vous en prie, dit-il d'une voix plus assurée ne perdez pas de temps avec moi. Gidéon va me soigner, aidé par le Baron de Berdeilhe. Remplissez votre office auprès du Marshal.

- Mais, Maître... »

- Je vous en prie, faites. Que l'on évacue ces ordures le plus rapidement possible. »

Pendant que nous nous affairons sur les plaies et que nous mettons en place les pansements, aidés de Mme et M^{lle} Kahana, le Marshal et le médecin font l'inventaire des corps. Ils attendent que nous ayons terminé avec le vieux pharmacien pour prendre nos déclarations. Le Marshal nous questionne et note nos réponses. Le médecin opine à chacune de nos déclarations et personne ne fuit ses responsabilités.

- Messieurs, mademoiselle, je vous remercie de vos déclarations qui sont marquées au coin de la sincérité. Je vais néanmoins devoir informer le procureur et le juge. Tous vos adversaires sont morts sauf le jeunot qui ne vaut pas beaucoup mieux. »

Un point m'intrigue et l'état physique du pharmacien ne fait rien pour éclairer l'affaire. La pharmacie se trouve en ville près du bureau de police. Or il a fallu beaucoup plus de temps aux miliciens qui ont arrêté Maître Kahana pour rallier la maison qu'il ne nous en a fallu pour couvrir la même distance en attendant le docteur aux endroits difficiles de la route. Compte tenu de la façon de conduire du blondinet, je pense que leur voiture roulait beaucoup plus vite que celle du médecin. Que s'est-il donc passé pendant le laps de temps qui sépare notre durée de trajet de la leur. Je m'ouvre de cette constatation au Marshal qui me fait un signe de tête approuvateur. Il invite donc le pharmacien à nous raconter son calvaire.

Les salauds l'ont arrêté sous le prétexte qu'il aurait accueilli des esclaves marron. Ils l'ont donc embarqué entre deux « policiers » et ont filé vers la maison située hors ville. Mais sur le chemin, ils se sont arrêtés pour torturer le vieux juif. Ils voulaient l'obliger à révéler le code d'ouverture de son coffre-fort. Selon Maître Kahana, ce n'est pas le peu d'argent du coffre qui les intéressait mais les livres de formules et de recettes de ses préparations. La description des sévices qu'a subis le vieil homme est insoutenable. Et, une fois encore, le médecin qui a examiné le vénérable sage confirme par des hochements de tête que l'homme n'exagère pas. Le policier se fait indiquer avec précision l'endroit où se situe la clairière pour s'y rendre afin de relever des indices confirmant ou infirmant les déclarations de la victime.

- Je suis prêt à vous accompagner », fait Maître Kahana.

- Vous n'y pensez pas ! Avec ce que vous souffrez vous risquez la crise cardiaque sous la douleur.

- Non, docteur. Nous allons prendre notre propre voiture mes amis Simon Casaubon, Pierre-Hubert de Berdeilhe et moi. Simon, vous conduirez.

- Je vous accompagne, père.

- Si tu veux, ma fille. Gidéon, veux-tu me faire l'amitié de rester ici avec les ouvriers pour protéger la maison. À mon retour, nous devons prendre des mesures désagréables, mais nous déciderons ensemble. Mais j'aimerais qu'en attendant notre retour, tu rassures les femmes et les aide à remettre de l'ordre. »

Je comprends pourquoi le médecin est venu avec cette voiture assez grosse alors qu'il aurait pu nous accompagner à cheval. Les policiers ont chargé les cadavres sur la plateforme porte-bagage et le blondinet toujours inconscient sur la banquette des passagers. À notre arrivée à la clairière, le médecin constate le décès du blondinet.

- Je ne suis pas surpris, son crâne était si fracturé qu'il en était devenu mou. » Le médecin a dit cela d'un ton tout à fait détaché.

Les policiers font le tour de la clairière et retrouvent le châle de prière maculé de sang du pharmacien qui s'apprêtait à le rapporter à la maison au moment où on l'a « arrêté ».

- Tout est corroboré, remarque le Marshal. Personnellement je ne suis pas surpris de la corruption de ces crapauds. Je ne les ai jamais aimés et ils ont bien prouvé aujourd'hui qu'ils sont restés ce qu'ils étaient auparavant, des voyous. Mais ils avaient des fonctions officielles et nous devons en référer au juge. Je vous demande de rester à la maison des crimes pour répondre au procureur lors de l'enquête préliminaire. Ce n'est qu'à l'issue du procès devant le grand jury que l'on saura s'il y a procès pénal ou si l'affaire se résout par un simple constat de légitime défense. »

Porteur de passeport diplomatique, rien ne pourrait forcer Simon à rester à la disposition de la justice. Pourtant, il se prête de bonne grâce à l'assignation à résidence. En ce qui me concerne, je pourrais arguer de mon ordre de mission militaire, mais je décide aussi de rester à la disposition du Marshal.

Le Grand Jury est composé de plusieurs citoyens éminents de la ville d'Alexandria. Le témoignage de Marshal et du « *forensic* » plaident en faveur de la corruption des miliciens et de leur culpabilité d'actes criminels. Les jurés sont sur le point de se retirer pour délibérer quand l'huissier de la grande porte s'approche du greffier. Celui-ci lève la main et le procureur lui fait signe de s'approcher. Conciliabule. Un nouveau témoin approche de la barre. Le président lui fait prêter serment et l'invite à s'asseoir sur le fauteuil des témoins. Il s'agit d'un officier civil du contre-espionnage. Il expose que les miliciens soupçonnés des exactions contre le pharmacien et sa famille faisaient l'objet d'une surveillance pour soupçon de trahison. Selon l'officier, le service a réuni des indices graves et concordants de leur collusion avec des éléments d'un réseau d'agents ayant appartenu à l'Agence Pinkerton. Ils étaient des « mouches » pour les Pinkerton et semblaient l'être restés après la sécession. Un seul d'entre eux n'était pas virginien mais texan. Ceci, d'après l'officier, clôturait le dossier de contre-espionnage. Le procureur interroge les membres de la maisonnée Cohen sur leur participation aux meurtres des victimes. Chacun explique qu'il a tué tel homme avec telle arme.

La déclaration de la fille aînée sidère les jurés. La jeune femme explique calmement que la seule solution pour éviter de blesser son père était de tuer à l'arme blanche en perçant des organes nerveux vitaux situés entre le cerveau et les membres supérieurs. Elle décrit comment elle a choisi cette dague florentine ancienne à la lame longue et effilée, plus facile à faire entrer dans un cou par nature assez dur et comment elle a approché la pointe de l'arme sous l'oreille de l'ennemi l'a violemment fait entrer en donnant un vigoureux coup de la paume de sa main droite sur le pommeau de l'arme tandis que sa main gauche guidait la lame fine pour traverser le cou de l'arrière droit à l'avant gauche.

- J'ai compris, Monsieur le Procureur, que j'avais touché le sinus carotidien quand j'ai senti que les muscles se serraient autour de la lame. J'ai tenté de retirer l'arme mais elle a résisté. L'homme n'était donc pas encore mort. Et puis la dague a accepté de ressortir, les chairs du cou étaient redevenues molles donc l'agresseur de mon père était mort. »

Un silence glacial et apparemment horrifié suit la fin de la déclaration de la jeune femme. Et puis une ovation monte de l'assistance. Le président est obligé de frapper de son maillet sur l'enclume de bois pour ramener le calme. L'enquête conclut à la légitime défense et à la relaxe de tous les prévenus. L'assistance sort et le président appelle près de lui le procureur. Ils se concertent et me prient de venir les rejoindre. Je suis très circonspect mais bien sûr je m'exécute.

- Monsieur de Berdeilhe, nous avons examiné vos documents de mission. Que pensez-vous de cette affaire ?

- Difficile à dire avec certitude. Mais si ces gens étaient vraiment liés à Pinkerton et dans ce secteur, on peut admettre sans beaucoup de chances de se tromper qu'il s'agit de la première action militaire de l'offensive que préparent les fédéraux contre la Virginie.

- Mais que cherchaient-ils chez le pharmacien Cohen ?
- Les secrets de ses préparations pour les faire préparer par des laboratoires du Nord.
- Qu'ont-ils donc de si précieux.
- L'une de ces préparations a fait que personne ne s'est rendu compte aujourd'hui dans ce tribunal qu'hier soir, avant que nous ne le soignions avec une de ses potions, Monsieur Cohen aurait été incapable de se présenter à votre audience tant il a été torturé et tant il souffrait. Disposer de telles potions donnerait un avantage déterminant aux médecins militaires fédéraux. Et si en plus les bandits avaient pu faire main basse sur quelques dollars, ils n'auraient pas dit non.
- On est loin d'un simple crime de droit commun » remarque le Procureur.
- Certes », réponds-je, « et on peut s'attendre à ce que toujours davantage de crimes et délits soient liés à des affaires d'espionnage.
- Mais que faites-vous dans cette affaire, vous citoyen français ?
- Je passais chez Maître Cohen qui est un ami...
- Je me suis mal exprimé. Je ne parlais pas de l'affaire que nous venons de clore, je me demande ce que vous faites, engagé aux côtés de la Confédération des États d'Amérique. »

Je dois une fois de plus raconter mes soucis humanistes et mon souhait de prendre soin des blessés de guerre.

*
* *

Je pense fermement que cette affaire sera suivie d'autres. Et je crains fort que le gang de Finley ne soit qu'une petite partie de la vérole que Pinkerton a laissé derrière lui lors de son expulsion des États confédérés. Et tout ceci sans doute pour réunir du renseignement sur l'état de préparation des troupes confédérées autour de Manassas Junction. Point n'est besoin d'être grand stratège pour mesurer que Fredericksburg, Manassas et Harpers Ferry sont des carrefours déterminants pour la future maîtrise réelle de la Virginie. Il me tarde de rentrer à Charleston pour faire mon rapport à l'état-major.

Et puis je commence à avoir besoin de repos. Je ne voudrais pas aborder les inévitables batailles qui vont se déclencher dans un état de fatigue qui me ferait plonger dans la neurasthénie. Il va falloir des forces morales en acier pour résister à l'horreur qui se prépare. Certes, les agresseurs des Cohen étaient des gens de Pinkerton, apparemment, mais ils étaient pourtant originaires d'États cotonniers, c'est bien la preuve que quelle que soit la civilisation dont ils sont issus, les hommes sont capables de redevenir des bêtes sauvages.

Mais je n'ai pas l'intention de céder aux sirènes qui me poussent à repartir en Guadeloupe. J'aspire très fort à retrouver la famille Toppenot, surtout mon Hélène mais aussi le calme et sage Tertullien. Je suis sûr qu'il n'est pas resté inactif.

Le voyage de retour se déroule de façon compliquée. Une fois revenus à la maison la famille Cohen et ses employés tiennent une réunion de crise. La question est de savoir s'ils vont rester chez eux. Assez vite, tout le monde convient qu'il vaut mieux partir. Mais pour où ? Les affranchis ont eu peur de monter vers le Nord où la vie est dure pour les anciens esclaves. Les deux ont demandé à partager le sort des Cohen. L'un d'entre eux s'est remis à mon intervention pour descendre vers la Caroline du Sud d'où il compte partir vers l'ouest et la « Frontier ».

Pour les Cohen, il y a eu la tentation de monter rejoindre les deux fils dans le Nord. Mais la perspective de descendre en Caroline du Sud où le climat est plus clément et où je peux leur assurer un accueil grâce aux Toppenot et en particulier à Pierre qui est aussi pharmacien s'avère leur préférence. Cette solution leur permet de s'éloigner des lignes de front à venir et de recommencer une nouvelle vie avec ce qu'ils peuvent emporter de l'ancienne. Et là, je dois dire que tant l'appui des autorités d'Alexandria que l'impact de mes ordres de mission font merveille. Les trains sont nombreux qui acheminent vers la Virginie des hommes, des chevaux et un peu de matériel de guerre. Ces trains redescendent à vide vers le Sud. Je peux donc faire embarquer à destination du triage nord de Charleston les deux chariots de matériel qui constituent la richesse matérielle des Cohen. Nous avons vendu sans

peine les chevaux à un maquignon installé près de la gare. Il a fait une bonne affaire puisque dans le même temps il a récupéré les chariots. Gidéon est venu avec nous et Miarka, la chère femme de chambre si dévouée à ses patrons juifs, elle qui est une orthodoxe du royaume d'Albanie, est du voyage. L'affranchi qui s'est lié à moi se nomme Alban. C'est un mulâtre clair aux cheveux d'un blond vénitien que l'on nomme chabin en Guadeloupe. Il a des yeux noisette à faire chavirer les cœurs des belles. Nous occupons la moitié d'une voiture de seconde classe aux banquettes de bois assez raides mais avec un couloir central qui nous permet de marcher et, pour Gidéon qui fume un peu, de griller de temps en temps un petit cigare de tabac de Virginie. Alban préfère chiquer et de temps en temps il sort sur la plateforme pour cracher son jus de chique. Miarka a l'air morose, et je la comprends. Je tente bien d'engager la conversation mais elle me regarde d'un air qui me glace. C'est trop tôt.

Nous sommes partis avec des provisions de bouche, essentiellement des toupines de conserves. Lors d'un arrêt en gare, j'envoie un télégramme à Aldebert Toppenot pour lui indiquer le jour de mon arrivée. J'envoie une phrase qui semble anodine : « les sept piliers de la santé sont en route vers la paix. » Ainsi, Aldebert sait que nous sommes sept en plus de moi. Mais je ne puis lui donner de détails. Nous avons une surprise en arrivant à Wilmington. À cette gare, nous sommes accrochés à un train de la société S&W.C. dont Aldebert est actionnaire. Et il en est même passager, aujourd'hui. Je suis sur la plateforme en train de prendre l'air quand mon cœur saute : Hélène est sur le quai dont deux voies de service nous séparent. Elle aussi m'a aperçu. Mais il ne serait pas décent de nous manifester. Aldebert sort du bureau du télégraphe et rejoint sa fille. Les trois voitures et le fourgon de notre train ont été attelés aux trois voitures de voyageurs du train ordinaire et le convoi manœuvre lentement pour se mettre à quai. Une fois qu'il s'est immobilisé, ma fiancée monte à bord et nous nous embrassons fort chastement. À ce spectacle, je vois le visage de Miarka se détendre enfin. Pendant tout le trajet jusqu'ici, j'ai continué à lui prodiguer mes attentions, lui proposant de l'eau, du thé, de la nourriture. Elle acceptait en me remerciant froidement mais ne me parlait pas. Il n'y a qu'à Mme Cohen et aux deux filles qu'elle acceptait de parler. Même le pharmacien ne se hasardait pas à lui faire bonne figure. Je suis donc agréablement surpris de la voir se détendre ainsi à l'arrivée de ma fiancée. Aldebert s'encadre dans la porte de la plateforme de l'autre extrémité de la voiture. Il porte un sac de cuir comme ceux des médecins, un peu plus grand. Il salue tout le monde et s'approche en particulier de Maître Kahana.

- Monsieur Cohen, soyez le bienvenu chez nous. Nous avons préparé de quoi vous accueillir confortablement. Ensuite, nous verrons comment faire pour que vous puissiez reprendre vos activités. J'ai entendu parler de vous par mon futur gendre. Et mon fils qui essaie lui aussi de soulager les misères humaines grâce à votre art me tympanise depuis qu'il a pu mesurer les effets de votre onguent contre les blessures.

- Monsieur Toppenot, vous n'êtes pas non plus un inconnu pour moi. D'une part notre ami commun, Pierre-Hubert, m'a dit grand bien de vous, d'autre part votre fils m'est indirectement connu par un ami commun qui est M. Pemberton, pharmacien en Atlanta. Je sais que tous deux travaillent à mettre au point une *Root beer* qui devrait limiter les dégâts des alcools frelatés et je puis peut-être aider votre fils de certaines de mes recettes. Sans demander quoi que ce soit en échange. J'ai assez d'ouvrage à mettre en production mes spécialités pour ne pas en outre vouloir me mêler des recherches des autres. »

Les deux hommes sympathisent. Miarka, Hélène et l'aînée des filles Cohen passent le reste du voyage en conciliabules. À notre arrivée au dépôt de Charleston, Tertullien nous attend avec deux calèches, un boguet et deux chariots attelés de mules. Il y a aussi une équipe de portefaix de la gare que mon ami a dû grassement soudoyer tant leur zèle est grand à transborder les malles sans en gêner aucune.

Mon rapport à l'État-major a causé du souci et on m'a posé nombre de questions. Le Général Toutant de Beauregard s'est déchaîné contre « l'Écossais » mais a conclu comme moi que la guerre pour la Virginie du Nord est d'ores et déjà commencée. Il m'apprend que le général Robert E. Lee souhaite me rencontrer et qu'il doit venir prochainement à Charleston.

On me fera signe. Cela me laisse un peu de répit pour me consacrer à ma fiancée et à nos activités artistiques.

Je raconte l'affaire de l'incident de tir du LeMat et la solution que l'on y a apportée. Et c'est en partant de cela que ma chère Hélène me propose de tenter un montage photographique. Le résultat est loin d'être parfait, mais je suis satisfait de l'effet obtenu pour les petites images en encart en haut à droite. On voit bien la modification à apporter à la cheminée du canon central. Le malheur est que j'ai dû rajouter la flèche jaune après tirage. Nous avons tiré en sépia parce que le noir et blanc était trop difficile à régler en exposition.



*En haut, en encadré, deux cheminées, l'une d'origine, l'autre, la plus courte, modifiée.
On devine la cheminée raccourcie du canon central sous la pointe de la flèche.*